

# *Alphabétisation et culture populaire dans l'Angleterre victorienne :*

## *Etat de la question*

par Jean-Guy DAIGLE\*

Dressant en 1966 le bilan de la recherche vouée aux mentalités populaires de l'époque victorienne, Eric J. Hobsbawm soulignait clairement que, même marquées d'une « découverte lente, partielle, du véritable problème de l'existence et de la lutte ouvrière dans le capitalisme industriel<sup>1</sup> », les années 1840-1880 étaient jusque là moins étudiées que le début et la fin de la période.

D'un côté, Edward P. Thompson a voulu dégager comment une « articulate consciousness of the self taught<sup>2</sup> » a façonné les prises de positions radicales qui émanèrent de couches laborieuses désormais en présence de nouvelles disciplines de vie apparues au cours des premières décennies du siècle<sup>3</sup>. De l'autre, quelques enquêtes menées chez des travailleurs contemporains ont permis d'éclairer l'attachement à maints comportements sociaux généralement adoptés après les années 1880<sup>4</sup>. Creusé dans l'oubli progressif du passé pré-industriel aussi bien que la résignation à un présent urbain devenu inéluctable, le fossé entre « les deux nations » reconues par Disraëli se serait élargi toujours davantage au cours de l'ère victorienne.

À partir du moment où sont identifiés les premiers bénéficiaires des transformations du temps, l'intérêt d'une phase transitoire ressort dans sa complexité, caractérisée simultanément par une privation, un dénuement « qui fait aussi partie de la misère prolétarienne », et l'éclosion de formes

\* Département d'histoire, Université d'Ottawa.

<sup>1</sup> « Les classes ouvrières anglaises et la culture depuis les débuts de la révolution industrielle », dans *Niveaux de culture et groupes sociaux...*, Mouton, 1967, p. 189-210, p. 197.

<sup>2</sup> E. P. THOMPSON, *The Making of the English Working Class*, 2<sup>e</sup> éd., Penguin Books, 1968, p. 781.

<sup>3</sup> En matière de rythme de travail, E. P. THOMPSON, « Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism », *Past and Present*, n° 38 (Dec. 1967), p. 56-97, et D. A. REID, « The Decline of Saint Monday 1766-1876 », *Past and Present*, n° 71 (May 1976), p. 76-101, présentent les plus récents points de vue.

<sup>4</sup> Les réseaux qui se tissaient au sein des cellules de la famille et du quartier permettaient de maintenir de fortes cohésions, qu'ont valorisées M. YOUNG et P. WILLMOTT, *Family and Kinship in East London*, éd. revue, Penguin Books, 1962, R. HOGGART, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Ed. de Minuit, 1970 (trad. de *The Uses of Literacy...*, 1957), et P. THOMPSON, « Voices from Within », dans *The Victorian City. Images and Realities*, éd. par H. J. DYOS et M. WOLFF, Routledge and Kegan Paul, 1973, p. 59-80.

d'acculturation collant davantage au vécu récemment transplanté<sup>5</sup>. C'est donc une histoire respectant la dialectique des emprunts et des résistances aux changements d'un monde en voie de mutation, que doivent tracer les analyses portant sur les échanges de valeurs dominantes et dominées. D'abord posés en termes éducatifs, les heurs et malheurs d'un tel apprentissage entendu dans le contexte anglais du 19<sup>e</sup> siècle ont fait l'objet d'une volumineuse production, dont rendent compte le *British Journal of Educational Studies* et le *History of Education Society Bulletin*<sup>6</sup>.

En ce domaine, les préoccupations totalisantes que suggèrent plus d'un titre ne dissimulent que partiellement certains présupposés normatifs sur le mérite intrinsèque de la scolarisation<sup>7</sup>. Faute de monographies locales en nombre suffisant, qui débrouillent à la fois le contenu de l'enseignement primaire et l'insertion quotidienne de celui-ci dans la psychologie populaire<sup>8</sup>, les constatations générales établissant des liens entre efforts pédagogiques et changements sociaux reproduisent encore fréquemment les désirs ou les craintes des observateurs victoriens, qu'ils aient été défenseurs de la morale acquise ou promoteurs d'un avenir plus juste<sup>9</sup>.

Autant il demeure difficile de déterminer jusqu'à quel point la discipline scolaire répondait globalement à des besoins actuels des populations rurales et urbaines, autant il apparaît peu prudent de tirer parti de séries statistiques incomplètes pour conclure à des rapports de causalité entre « Industrial » et « Educational Revolution » en termes tels que : « at least on a priori reasoning, there is a fair presumption that it significantly assisted economic growth throughout<sup>10</sup> ». Toute spéculation visant à tracer un seuil d'instruction élémentaire virtuellement nécessaire à la croissance et au développement demeure vaine, à moins que ne soit concrètement établie l'u-

<sup>5</sup> M. CRUBELLIER, *Histoire culturelle de la France XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, A. Colin, 1974, p. 142. Signalons qu'il n'existe pas de synthèse aussi audacieuse et englobante sur la Grande-Bretagne contemporaine.

<sup>6</sup> On trouve de brefs états de question dans J. E. TALBOTT, « The History of Education », *Daedalus*, vol. 100 (Winter 1971), p. 133-150, et J.F.C. HARRISON, « Education in Victorian England Essay Review », *History of Education Quarterly*, vol. X (Winter 1970), p. 485-491. Les chapitres VII, VIII et IX de J. LAWSON et H. SILVER, *A Social History of Education in England*, Methuen, 1973, constituent un point de départ des mieux fondés.

<sup>7</sup> Ainsi, chez les auteurs récents, D. WARDLE, *The Rise of the Schooled Society: The History of Formal Schooling in England*, Routledge and Kegan Paul, 1974.

<sup>8</sup> *Local Studies and the History of Education*, éd. par T. G. COOK, Methuen, 1972. Il faut cependant saluer l'ouvrage sur l'école anglicane de Lambeth par P. et H. SILVER, *The Education of the Poor: The History of a National School, 1824-1974*, Routledge and Kegan Paul, 1974.

<sup>9</sup> Par exemple, les engagements de Robert Owen et de leaders ouvriers d'une part, d'inspecteurs du département de l'Éducation d'autre part, ont été respectivement analysés par H. SILVER, *The Concept of Popular Education. A Study of Ideas and Social Movements in the Early Nineteenth Century*, Macgibbon and Kee, 1965, B. SIMON, *Studies in the History of Education 1780-1870*, Lawrence and Wishart, 1960, et R. JOHNSON, « Educational Policy and Social Control in Early Victorian England », *Past and Present*, n° 49 (Nov. 1970), p. 96-119.

<sup>10</sup> E. G. WEST, *Education and the Industrial Revolution*, Batsford, 1975, p. 256.

tilité d'aptitudes ou de connaissances, dont la diffusion puisse être, partiellement au moins, mesurée avec un minimum de précision<sup>11</sup>.

De même qu'en France<sup>12</sup>, c'est le recul de l'analphabétisme formel, ou l'expansion du *literacy*, terme intraduisible en usage depuis les années 1880 pour désigner l'état de celui sachant lire et écrire, qui a incité les historiens de la société anglaise à s'interroger sur la validité des conclusions statistiques de l'époque victorienne. Avant de dissenter sur les effets généraux provoqués par la présumée substitution de la perception individualiste à l'interprétation communautaire des réalités sociales<sup>13</sup>, il importait de tenter en effet d'enregistrer l'allure d'une alphabétisation, qui ne fût point, de prime abord, considérée comme une panacée.

Dès lors, la démarche adoptée s'amorce par le dénombrement de ceux qui savaient lire et écrire, s'arrête ensuite aux modes d'acquisition de telles connaissances formelles, puis explore leurs champs d'applications courantes, pour déboucher sur des voies alternatives de transmission culturelle au sein des couches populaires.

## I. — LE RECU DE L'ANALPHABÉTISME

Des principaux types de sources utilisées pour établir des taux d'analphabétisme dans les pays occidentaux<sup>14</sup>, deux n'entrent pas en ligne de compte pour la Grande-Bretagne du 19<sup>e</sup> siècle, soit les précisions concernant le degré d'instruction de conscrits nationaux, ainsi que les renseignements sur la population adulte fournis par certains recensements depuis les années 1850 environ<sup>15</sup>.

S'inspirant, à vrai dire, de l'exemple de statisticiens du siècle dernier, les historiens actuels reconnaissent dans le registre de mariage l'outil privilégié permettant de relever la capacité à signer son nom, qui soit applicable à tous les individus concernés, dans tous les contextes sociaux et ré-

<sup>11</sup> Pour une critique du programme expérimental de l'UNESCO, voir A. MEISTER, *Alphabétisation et développement. Le rôle de l'alphabétisation fonctionnelle dans le développement économique et la modernisation*, Anthropos, 1973.

<sup>12</sup> Se reporter aux résultats cartographiés présentés par F. FURET et W. SACHS, «La croissance de l'alphabétisation en France XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle», *Annales, E. S. C.*, 29<sup>e</sup> année (mai-juin 1974), p. 714-737.

<sup>13</sup> Des considérations générales mettant en parallèle cultures orale et écrite se trouvent dans P. LASLETT, *Un monde que nous avons perdu. Famille, communauté et structure sociale dans l'Angleterre pré-industrielle*, Flammarion, 1969 (trad. de *The World we have lost*, 1965), G. H. BANTOCK, *The Implications of Literacy*, Leicester U. P., 1966, ainsi que J. GOODY et I. WATT, «The Consequences of Literacy», dans *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge U. P., 1968, p. 27-68.

<sup>14</sup> Pour une solide introduction à des résultats comparatifs sur le plan européen, voir C. M. CIPOLLA, *Literacy and Development in the West*, Penguin Books, 1969.

<sup>15</sup> L'ampleur et la précision de telles données ont été mises en relief par H. J. GRAFF, qui, en une série d'articles depuis 1971, a fait valoir ses études de milieux ontariens ruraux et urbains (surtout «Literacy and Social Structure in Elgin County, Canada West: 1861», *Histoire sociale-Social History*, n° 11 (avril 1973), p. 25-48, et «Respected and Profitable Labor. Literacy, Jobs and the Working Class in the Nineteenth Century», dans *Essays in Canadian Working Class History*, Mc Lelland and Stewart, 1976, p. 58-92).

gionaux et sans intervention systématique d'agents extérieurs au contrat. Non seulement est-il plus largement représentatif de la population adulte que d'autres actes légaux tels testaments, dépositions de témoins ou prestations de serments; mais encore peut-on recourir à des séries presque complètes contenues, depuis le *Lord Hardwicke's Marriage Act* de 1753, dans les registres obligatoirement tenus par le clergé anglican, et, à partir de 1839, dans les rapports annuels de l'état civil pour l'Angleterre et le Pays de Galles.

Déjà pratiquée par Henry Mayhew et W.L. Sargant dans les décennies médianes du 19<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>, l'utilisation de ces relevés a permis à G.R. Lucas de dresser quelques cartes générales traduisant les pourcentages atteints par comté entre 1840 et 1870<sup>17</sup>, et à W. Baker, Lawrence Stone, Michael Sanderson et T.W. Laqueur d'éclairer des situations locales ou régionales comme en East Riding, dans le sud des Midlands et le Lancashire en voie d'industrialisation<sup>18</sup>. C'est cependant un représentant du *Cambridge Group for the History of Population and Social Structure*, Roger Schofield, qui a depuis peu entrepris de compléter les tableaux du registraire général couvrant la période victorienne par un échantillonnage de 274 registres paroissiaux remontant jusqu'au milieu du 18<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>.

Les tendances dominantes sont désormais tracées, puisqu'il est reconnu que le pourcentage de nouveaux mariés ne sachant pas signer leur nom est tout juste passé, entre 1750 et 1830 environ, de 40 à 35 pour les hommes et de 65 à 50 pour les femmes, tandis que les années 1870 à 1890 ont vu ces taux dégringoler aux alentours de 10 dans l'un et l'autre cas. Dans la première moitié du siècle subsistaient des disparités régionales fort marquées, alors que la capitale, le nord et le nord-est réalisaient les meilleures performances (30% et moins au total) face aux pays les plus défavorisés de l'ouest, du nord-ouest et du Pays de Galles (entre 45 et 55% encore dans les années 1840).

<sup>16</sup> Ainsi la carte montrant « l'intensité de l'ignorance » pour les années 1839-1848 dans H. MAYHEW, *London Labour and the London Poor*, Griffin, Bohn and Co, 1861, vol. IV, p. 459; et l'échantillon de 36 paroisses (sur quelque 10.000) couvrant 15.000 mariages réalisés par W. L. SARGANT, « On the Progress of Elementary Education », *Journal of the Statistical Society of London*, vol. XXX (1867), p. 80-137.

<sup>17</sup> « The Diffusion of Literacy in England and Wales in the Nineteenth Century », *Studies in Education*, vol. 3 (July 1961), p. 240-248.

<sup>18</sup> W. P. BAKER, « Parish Registers and Illiteracy in East Yorkshire », *East Yorkshire Local History Society*, n° 13 (1961), a étudié 17 paroisses rurales entre 1754 et 1900; dans son « Literacy and Education in England, 1640-1900 », *Past and Present*, n° 42 (Feb. 1969), p. 69-139. L. STONE a aussi utilisé des cahiers de dispenses de bans émanant de l'évêché de Gloucester et de l'archidiaconat d'Oxford de 1635 à 1822; ce sont surtout les registres de mariages qu'ont consultés M. SANDERSON et T. W. LAQUEUR pour interpréter les rythmes dissemblables de l'alphabétisation dans les villes et les campagnes du Lancashire et du Cheshire entre 1750 et 1830 environ (« Literacy and Social Mobility in the Industrial Revolution in England », *Past and Present*, n° 56 (Aug. 1972), p. 75-103, et n°64 (Aug. 1974), p. 96-112).

<sup>19</sup> R. S. SCHOFIELD, « The Measurement of Literacy in Pre-industrial England », dans *Literacy in Traditional Societies*, op. cit., p. 311-325, et « Dimensions of Illiteracy, 1750-1850 », *Explorations in Economic History*, vol. 10 (Summer 1973), p. 437-454.

Au delà de cette image globale ressortent fréquemment de très amples variations d'une paroisse à l'autre à l'intérieur même d'un seul comté, ainsi que l'ont constaté Baker, Sanderson et Schofield, ce dernier dans le cas du Bedfordshire surtout, lanterne rouge pour sa population masculine en 1839. C'est alors que rejaillit la question de l'intégration dans le contexte local de ce geste qu'est la signature de l'acte de mariage, qui ne saurait guère être que sondée, tant que ne seront pas inventoriés les facteurs explicatifs, d'ordre socio-économique en particulier. Or, à l'avènement de Victoria, l'occupation déclarée des conjoints n'était pas systématiquement consignée dans la plupart des registres jusqu'ici considérés: c'est pourtant à ce moment que la Grande-Bretagne comptait, en chiffres absolus, le plus grand nombre d'illettrés de son histoire.

Il faut en outre rappeler que la masse annuelle de ceux et celles qui contractaient une union légitime ne constituait que sept à huit pour mille habitants dans l'ensemble et se situait, pour les trois quarts, dans leur vingtaine, l'âge moyen étant de 26 ans en 1851. En dépit de leur constance, de telles compilations brutes ne tiennent compte ni de ceux qui sont restés célibataires ou qui ont vécu en concubinage ni de ceux qui sont morts avant de convoler. Par contre, selon Schofield<sup>20</sup>, il convient de regarder comme simplement marginaux les cas de personnes qui, bien que normalement capables de signer, n'auraient apposé qu'une croix sous le coup de l'émotion, par égard pour le conjoint ou par respect envers le clergé paroissial leur suggérant d'agir ainsi.

Il reste néanmoins que la valeur plus universelle de l'indicateur « signature » est partiellement sujette à caution, si l'on admet que, même à la fin du siècle, « the ability just to sign one's name, and no more, was much prized<sup>21</sup> ». Seuls des recoupements avec d'autres sources, faisant, elles, intervenir des contemporains qui s'enquéraient des aptitudes à lire et à écrire démontrées par les milieux populaires, permettent d'apprécier la profondeur approximative du *literacy*. Qu'il s'agisse de relevés régulièrement opérés dans les cachots du royaume ou d'enquêtes expressément menées auprès de certaines catégories socio-professionnelles, l'hétérogénéité des modes d'évaluation n'a d'égal que la concordance des objectifs de moralisation avancés.

Tenues depuis 1835 par le « ministère de l'Intérieur », les tables annuelles répartissant les prisonniers, masculins et féminins, en quatre catégories, selon qu'ils lisaient et écrivaient très bien, bien, « imparfaitement » ou pas du tout, ont inspiré plus d'une démarche<sup>22</sup>, nonobstant deux écueils de taille: l'absence de directives rigoureuses concernant les critères d'exa-

<sup>20</sup> « The Measurement of Literacy in Pre-industrial England », art. cit.

<sup>21</sup> R. ROBERTS, *The Classic Slum. Salford Life in the First Quarter of the Century*, Penguin Books, 1973, p. 129, n. 1.

<sup>22</sup> Parmi celles des réformateurs du temps, pourraient être retenues maintes études parues depuis 1839 dans le *Journal of the Statistical Society of London*. Dans « Literacy among the Working Classes in Nineteenth-Century Scotland », *Scottish Historical Review*, n° 116 (Oct. 1954), p. 100-114, R. K. WEBB a tiré parti de quelques registres de prisons et d'hôpitaux populaires de Dundee, Glasgow et Edimbourg.

men que faisaient d'habitude passer les aumôniers à leurs détenus, aussi bien que le peu de représentativité de la classe criminelle en regard du gros des couches populaires. Ce dernier argument est toutefois passablement ébranlé par le fait que la base de son recrutement ne se soit guère rétrécie avant le dernier quart du siècle<sup>23</sup>.

Quant aux investigations faites dans le but de constater, entre autres ravages, ceux qui étaient dus à l'analphabétisme<sup>24</sup>, elles furent mises en branle, surtout dans les années 1830 à 1850, tantôt à l'instigation de « sociétés de statistique », tantôt de l'initiative de responsables scolaires, tantôt sous l'égide de commissions royales ou de comités parlementaires. Les faits recueillis peuvent ainsi concerner des portions de l'enfance assistée, de la main-d'œuvre agricole, artisanale ou industrielle, ou encore toucher l'ensemble des travailleurs en un lieu déterminé; ils ne fournissent cependant que des informations extrêmement disparates, puisqu'elles traduisent, de coutume, simplement l'opinion qu'avaient les interrogés de leur propre *literacy* telle que formulée à des étrangers, ceux-ci ne disposant d'ailleurs d'aucun outil standardisé de tests directs d'aptitudes. En l'occurrence, seule est cotée la performance immédiate du sujet devant un texte jugé facile mais non identifié par l'enquêteur.

Malgré toutes ces réserves, il paraît justifié de soutenir que le pourcentage des signataires d'actes de mariage correspondait à peu près à celui des personnes sachant lire « couramment », ce dernier étant, vers le milieu du siècle, peut-être deux fois plus élevé que celui des gens pouvant écrire « convenablement ». C'est la conclusion à laquelle s'est rallié Roger Schofield :

For the early nineteenth century, therefore, a measure based on the ability to sign probably overestimates the number able to write, underestimates the number able to read at an elementary level, and gives a fair indication of the number able to read fluently<sup>25</sup>.

Aussi grossiers soient-ils, de tels rapports soulèvent naturellement le problème des écarts entre les compétences retenues plus haut. C'est donc vers l'acquisition de celles-ci qu'il convient de se tourner en deuxième lieu.

## II. LES MODES DE L'ALPHABÉTISATION

Dès l'instant où il apparaît indispensable de mettre en parallèle alphabétisation et scolarisation dans l'Angleterre du 19<sup>e</sup> siècle, il faut rappeler deux traits distinctifs de celle-ci, tenant au caractère très graduel

<sup>23</sup> V.A.C. GATRELL et T. B. HADDEN, « Criminal Statistics and their Interpretation », dans *Nineteenth-century Society. Essays in the Use of Quantitative Methods for the Study of Social Data*, Cambridge U. P., 1972, p. 336-396. De 1845 à 1880, le taux des complets analphabètes parmi les détenus est presque égale, soit entre 30 et 32% chez les hommes et 39 et 41% chez les femmes.

<sup>24</sup> Sur ce point, il faut se référer à R. K. WEBB, « Working Class Readers in Early Victorian England », *English Historical Review*, n° 256 (July 1950), p. 333-351.

<sup>25</sup> « The Measurement of Literacy... », *art. cit.*, p. 324.

des interventions de l'État en ce domaine: l'extrême diversité des institutions élémentaires<sup>26</sup>, qui ne fut qu'atténuée lors de la création officielle des conseils scolaires par le *Forster's Act* de 1870, aussi bien que l'application tardive — après 1880 — des principes d'obligation et de gratuité quasi universelles<sup>27</sup>. Ce qui importe cependant à notre propos, c'est, avant tout, de mesurer l'utilisation réelle des établissements scolaires, d'abord en évaluant l'ensemble des inscrits, ensuite en recherchant des taux de fréquentation, que viennent parfois confirmer quelques témoignages spécifiques, comme celui-ci sur un village du Warwickshire:

there were only two or three families whose children did not go at all, twenty years before compulsion came. All the parents wanted their children to learn to read<sup>28</sup>.

Outre les enquêtes réalisées localement sur la scolarisation dans les milieux populaires<sup>29</sup>, ce sont les données recueillies pour le compte d'organes gouvernementaux qui ont suscité les critiques récentes les plus serrées<sup>30</sup>. Elles n'ont épargné aucun des trois grands rapports des commissions officielles, dites Brougham (1818), Kerry (1833) et Newcastle (1858), non plus que le questionnaire destiné aux écoles qui fut annexé au recensement de 1851, bien qu'il fournît les relevés contemporains les moins partiels.

Chez les premiers ont été soulignées de graves insuffisances tenant à la fois à des omissions et à des vices d'organisation et aux traitements contemporains des renseignements obtenus. Avant la reconnaissance d'une autorité nationale en matière d'éducation (1839), un nombre sans doute assez élevé d'écoles privées dans les quartiers populeux de Londres et des cités industrielles a presque complètement échappé aux appréciations des responsables paroissiaux sollicités. Or, visant expressément à la recommandation de mesures éventuellement requises en vue de « the extension of sound and cheap elementary instruction to all classes of the people », de semblables démarches n'incluaient pas les petits établissements non enregistrés et, de ce fait, jugés de qualité inférieure<sup>31</sup>.

<sup>26</sup> J. DULCK, *L'enseignement en Grande-Bretagne*, A. Colin, 1968, en brosse un tableau sommaire.

<sup>27</sup> L'historiographie récente admet que les engagements des pouvoirs publics ont essentiellement porté sur les secteurs les plus négligés par les organismes privés; depuis son *Education and the State. A Study in Political Economy*, Institute of Economic Affairs, 1965, E. G. WEST a porté des jugements très sévères sur les promoteurs de l'enseignement public du siècle dernier.

<sup>28</sup> M. K. ASHBY, *Joseph Ashby of Tysoe 1859-1919. A Study of English Village Life*, Cambridge U. P., 1961, p. 20.

<sup>29</sup> Ainsi celles qu'entreprenaient les responsables de l'éducation confessionnelle et les « sociétés de statistique » de plusieurs grandes villes.

<sup>30</sup> E. G. WEST, *Education and the Industrial Revolution*, *op. cit.*, chap. 2, 3 et 8, et B. I. COLEMAN, « The Incidence of Education in Mid-Century », dans *Nineteenth-century Society. Essays in the Use...*, *op. cit.*, p. 397-410.

<sup>31</sup> Par exemple, cet avis des rapporteurs de la commission Newcastle, datant de 1861: « We have just noticed the extravagant disproportion between those who receive some education and those who receive a sufficient education. We know that the uninspected schools are in this respect far below the inspected ».

Quant aux compilations inégalées des recenseurs de 1851, elles révèlent certes le nombre d'élèves, masculins et féminins, inscrits et présents à la date du 31 mars, aux écoles du jour et du dimanche identifiées dans les villes et les campagnes anglaises ou galloises. Même si elles situent assez clairement les déficiences les plus flagrantes dans les zones de fortes densités humaines, elles ne tiennent compte ni des fluctuations d'une période de l'année à l'autre ni des déplacements éventuels entre quartiers voisins. Il est pourtant possible de faire ressortir davantage certains rapports entre scolarisation et structures socio-professionnelles en un contexte donné, en dénombrant les enfants de plus de cinq ans portés comme *scholars* sous la rubrique « occupation » — disponible depuis 1851 — de la formule de recensement que devait remplir le chef de famille<sup>32</sup>.

Malgré certaines limites, une pareille méthode, appliquée à des études monographiques prudentes, démontrerait probablement la stérilité de maintes discussions autour du pourcentage souhaitable de la population globale qui aurait dû se trouver en voie d'instruction élémentaire<sup>33</sup>. Il est vrai que les rapports du *Council on Education* placent entre 1880 et 1897 seulement le passage de cinq à sept années de la durée moyenne de l'inscription aux registres des écoles subventionnées; cependant, les taux d'assistance quotidienne y restaient inférieurs à 50% vers 1870 et dépassaient à peine 70% aussi tard que 1895, ces chiffres mettant en relief l'ampleur du problème de l'assiduité, davantage encore dans la première moitié du siècle<sup>34</sup>.

Il est incontestable que les besoins économiques du foyer ouvrier ou paysan jouaient un rôle déterminant, non pas tellement, semble-t-il, à cause des frais de scolarité, qui n'excédaient généralement pas un ou deux pence par semaine, que du manque à gagner, souvent d'importance vitale pour le budget du ménage, résultant de l'immobilisation d'une partie de la main-d'œuvre familiale. Plus que l'établissement d'une école régulière dans les environs, ce furent les lois de l'offre et de la demande sur le marché du travail, aux champs, à l'atelier et à l'usine<sup>35</sup>, qui marquèrent les rythmes de la fréquentation scolaire, la progressive législation sur le travail des enfants n'étant que partiellement appliquée, de crainte de heurter trop brusquement les intérêts des employeurs et des parents. Quant aux bambins les plus mal nourris et vêtus, ils étaient volontiers

<sup>32</sup> Dans « The Incidence of Education in Mid-Century », *art. cit.*, B. I. COLEMAN a considéré 536 foyers du quartier populaire de Bethnal Green.

<sup>33</sup> Le coefficient d'un sixième, visé par plusieurs réformateurs du milieu du siècle, ne reposait sur aucune opération arithmétique digne de foi.

<sup>34</sup> A. C. O. ELLIS, « Influences on School Attendance in Victorian England », *British Journal of Educational Studies*, vol. XXI, (Oct. 1973), p. 313-326; pour les éléments de comparaison, on peut consulter A. PROST, *L'enseignement en France 1800-1967*, A. Colin, 1968, p. 102-124, et, dans le contexte ontarien, M. B. KATZ, « Who Went to School? », *History of Education Quarterly*, vol. XII (Fall 1972), p. 432-454.

<sup>35</sup> P. HORN, « Child Workers in the Pillow Lace and Straw Plait Trades of Victorian Buckinghamshire and Bedfordshire », *Historical Journal*, vol. XVII (1974), p. 779-796; L. W. EVANS, *Education in Industrial Wales 1700-1900. A Study of the Works Schools System during the Industrial Revolution*, Avalon Books, 1971.

confiés à des maîtres et maîtresses non reconnus tenant plutôt lieu de gardiennes et tolérant facilement de fréquentes irrégularités<sup>36</sup>.

La remarquable étude, d'ailleurs unique en son genre, que David Rubinstein a consacrée à la lutte menée par le Conseil scolaire de Londres contre l'absentéisme persistant dans les quartiers les plus pauvres de la capitale<sup>37</sup> comporte une analyse très instructive des fonctions de surveillance remplies par le *visitor*, chargé de ramasser dans les rues ou de cueillir à la maison les jeunes récalcitrants<sup>38</sup> : ici jaillissent avec netteté les résistances que continuèrent d'opposer à l'obligation scolaire maints magistrats locaux et de nombreux représentants des « classes dangereuses ». Il faut toutefois convenir que le pouvoir d'attraction exercée par un enseignement primaire entendu essentiellement comme un dressage est demeuré tout relatif, quelque espoir qu'on eût placé dans l'acquisition des « trois R » (*reading, writing, arithmetic*).

Les compétences susnommées étaient de coutume instillées par étapes successives, de sorte que nombre d'élèves qui abandonnaient les classes après un an ou deux n'atteignaient pas même le deuxième palier — celui de l'écriture —, tandis que plusieurs types d'écoles privées et du dimanche donnaient à peine quelques rudiments de lecture<sup>39</sup>. Les *log-books* tenus par les maîtres titulaires et les rapports rédigés par les inspecteurs de S.M. révèlent petit à petit les carences du matériel, les insuffisances des méthodes d'enseignement et l'incohérence des critères utilisés pour graduer les résultats d'après lesquels étaient, depuis 1862, octroyés les crédits<sup>40</sup>. Faite à haute voix, la lecture de passages habituellement tirés de l'unique manuel disponible à l'école<sup>41</sup> — le plus souvent une édition bon marché de la Bible — se résumait à un exercice répété de prononciation mécanique décourageant presque tout soupçon de compréhension.

<sup>36</sup> D. P. LEINSTER-MACKAY, « Dame Schools: A Need for Review », *British Journal of Educational Studies*, vol. XXIV (Feb. 1976), p. 33-48.

<sup>37</sup> *School Attendance in London 1870-1904: a Social History*, University of Hull, 1969.

<sup>38</sup> Lors de la préparation de *Life and Labour of the People of London*, dont les 17 volumes parurent entre 1889 et 1903, C. BOOTH a largement tiré parti de l'expérience directe de la misère quotidienne que consignaient les *visitors* de l'East End. S'inspirant du précédent, D. PASQUET les replace aussi dans le contexte de l'éducation populaire au quatrième livre de son *Londres et les ouvriers de Londres*, A. Colin, 1914.

<sup>39</sup> Pour l'exemple d'un centre du textile en expansion, se reporter à D. WARDLE, *Education and Society in Nineteenth-Century Nottingham*, Cambridge U. P., 1971.

<sup>40</sup> R.D. ALTICK, *The English Common Reader. A Social History of the Mass Reading Public 1800-1900*. U. of Chicago P., 1957, chap. 7; M. STURT, *The Education of the People. A History of Primary Education in England and Wales in the Nineteenth Century*, Routledge and Kegan Paul, 1967, chap. 8; J. HURT, *Education in Evolution; Church, State, Society and Popular Education 1800-1870*, Rupert Hart-Davis, 1971, chap. 2 et 3.

<sup>41</sup> « Je me demande si nous trouverons jamais un éditeur qui nous fournira un bon livre de lecture. Je n'en ai pas encore trouvé un qui vaille la peine d'être lu... Je voudrais voir un livre de lecture écrit spécialement pour les gosses... », notait le jeune pédagogue écossais A.S. NEILL dans *A Dominie's Log* paru en 1915 et traduit comme *Journal d'un instituteur de campagne*, Payot, 1975, p. 31.

Il est pour le moins plausible que semblable discipline ait dû être par la suite corrigée par des initiatives visant à matérialiser l'alphabétisation dans la vie quotidienne, tout en évitant de désapprendre complètement les bribes déjà saisies<sup>42</sup>. Si les cours du soir payants offerts par des maîtres privés étaient rarement à la portée des travailleurs manuels<sup>43</sup>, certaines des activités cautionnées par les quelque sept cents *Mechanics' Institutes*, qui furent fondés à partir de 1823 dans les conditions les plus variées, pouvaient, de leur côté, prodiguer aux gens de métier une extension de leur formation élémentaire. On ne saurait pourtant douter que le contenu parfois prétentieux des conférences prononcées par des spécialistes invités ou l'impréparation physique et mentale de jeunes adultes à demi illettrés en quête d'un abc n'aient constitué de sérieux handicaps pour la diffusion sans heurt de l'éducation populaire<sup>44</sup>.

Corrigeant sur ce plan l'interprétation assez sombre qu'ont léguée la plupart des critiques victoriens, Edward Royle a récemment signalé, d'une part, que le sous-prolétariat était pareillement tenu à l'écart de la quasi-totalité des organisations ouvrières et, d'autre part, que le parrainage de la petite et moyenne bourgeoisie était loin d'être accepté unanimement. On retient en conséquence que les *Mechanics' Institutes*

failed to become all that they might have been... They did not attract the majority of working men, and they did not teach science. But... they did appeal to that same social group to which the other mid-century working-class movements appealed, and it supplied them with one of their most necessary requirements — elementary education<sup>45</sup>.

Même insérée dans un cadre où étaient vantés les mérites de la mutualité et de l'autodidaxie<sup>46</sup>, la croyance aux bienfaits que devait répandre l'instruction allait bientôt se heurter aux incertitudes entourant la double fonctionnalité de l'alphabétisation, soit en matière de mobilité socio-professionnelle aussi bien que d'intégration au champ des valeurs dominantes. En bref, il y a désormais lieu de vérifier comment et jusqu'où étaient utilisées les aptitudes à lire et à écrire.

<sup>42</sup> C'était, au bas mot, une douzaine d'années qui s'écoulaient en moyenne entre la fin de la scolarité et le jour des noces, circonstance privilégiée pour mesurer le *literacy*.

<sup>43</sup> Comme le confirme J. MONEY, «The Schoolmasters of Birmingham and the West Midlands, 1750-1790: Private Education and Cultural Change in the English Provinces during the Early Industrial Revolution», *Histoire sociale — Social History*, n° 17 (mai 1976), p. 129-158.

<sup>44</sup> T. KELLY, *A History of Adult Education in Great Britain*, 2<sup>e</sup> éd., Liverpool U. P., 1970, défend là-dessus des vues plus nuancées que R. D. ALTICK, *The English Common Reader...*, *op. cit.* Ce sont des extraits vulgarisés du premier qu'offrent les chapitres IV à IX de L. TRICHAUD, *L'éducation populaire en Europe 1. Introduction générale et Grande-Bretagne*, Ed. Ouvrières, 1968.

<sup>45</sup> «Mechanics' Institutes and the Working Classes, 1840-1860», *Historical Journal*, vol. XIV (1971), p. 305-321, p. 320.

<sup>46</sup> Caractéristique de la première moitié du siècle, la propension au *self-help* a été soulignée, entre autres, par J.F.C. HARRISON, *Learning and Living 1790-1960. A Study of the English Adult Education Movement*, Routledge and Kegan Paul, 1961.

### III. — LES FONCTIONS DE LA LECTURE ET DE L'ÉCRITURE

Située dans le contexte d'une civilisation reposant de plus en plus sur de nouveaux modes de production, l'alphabétisation des milieux populaires au 19<sup>e</sup> siècle ne saurait être appréciée sans que soient pour le moins discutées sa valeur sur le marché de l'emploi et, partant, son influence sur le statut du travailleur. Il y aurait ainsi lieu de parler de *work oriented literacy* s'il était prouvé que le degré d'instruction d'un candidat ait pu s'avérer un facteur déterminant lors de l'obtention d'un poste.

Il semble bien que tel ne fut pas le cas, en règle générale, pour quatre catégories socio-professionnelles de l'Angleterre victorienne. Dans les couches moyennes, une formation plus poussée ne destinait pas assurément son bénéficiaire à une carrière octroyant une promotion sociale accélérée<sup>47</sup>. D'autre part, le niveau d'analphabétisme ne se déplaçait que lentement chez bien des artisans et ouvriers des métiers traditionnels<sup>48</sup>, qui n'étaient pas massivement portés vers des activités directement reliées aux opérations industrielles. En effet, il paraît acquis que, à l'instar du Lancashire cotonnier du début du siècle, le travail à l'usine exigeait sur le tas un entraînement, à la fois manuel et mental, ne requérant pas obligatoirement les aptitudes à lire et à écrire<sup>49</sup>. Enfin, celles-ci se révélaient encore superflues au moment de la recherche, réitérée combien de fois chez maints individus, d'un ouvrage journalier ou saisonnier, quand l'embauche se faisait de vive voix, sur le chantier ou à la taverne du quartier<sup>50</sup>.

Absente, ou presque, du lieu de travail<sup>51</sup>, la pratique de l'écriture demeurait aussi exceptionnelle dans les temps libres de l'immense majorité, même si quelques représentants des milieux populaires rédigeaient,

<sup>47</sup> Dans « Middle-class Education and Employment in the Nineteenth Century », *Economic History Review*, vol. XII (Aug. 1959), p. 99-111, F. MUSGROVE présente la formation comme le complément plutôt que le marchepied de la position sociale, garantie en premier lieu par un revenu suffisant.

<sup>48</sup> Ainsi chez les travailleurs à domicile auxquels une instruction plus poussée n'aurait pas ouvert de nouvelles perspectives, selon W.B. STEPHENS, « Early Victorian Coventry: Education in an Industrial Community, 1831-1851 », dans *Perspectives in English Urban History*, éd. par A. EVERITT, Macmillan, 1973, p. 161-183.

<sup>49</sup> M. SANDERSON affirme même que le nouveau prolétariat des premières décennies du 19<sup>e</sup> siècle fut la victime d'un recul de l'alphabétisation (« Social Change and Elementary Education in Industrial Lancashire 1780-1840 », *Northern History*, vol. III (1968), p. 131-154, et « Literacy and Social Mobility... », *art. cit.*).

<sup>50</sup> Le chapitre 4 de G. STEDMAN JONES, *Outcast London. A Study in the Relationship between Classes in Victorian Society*, Oxford U.P., 1971, analyse les structures du travail temporaire dans le dernier quart du siècle. D'après les entrevues de mineurs du Yorkshire réalisées par C. STORM-CLARK, « The Miners, 1870-1970. A Test-Case for Oral History », *Victorian Studies*, vol. XV (Sept. 1971), p. 49-74, c'étaient encore de vagues rumeurs d'emploi circulant d'un puits à l'autre qui, autour de 1900, continuaient largement d'inspirer les déplacements de main-d'œuvre.

<sup>51</sup> Sauf dans le cas des commis et employés de bureau, recrutés surtout dans la petite bourgeoisie, dont le nombre ne dépassa pas 100.000 avant le milieu des années 1870.

ça et là, des manuscrits faisant la preuve de leurs capacités<sup>52</sup>. Le coût des fournitures, la cherté des démarches postales et le manque d'expérience rendaient fréquent, même à la fin de la période, le recours à un habitué, bénévole ou non, faisant office d'épistolier. Rares furent donc ceux qui se trouvèrent absolument exclus de toute communication par écrit grâce aux services que rendaient de tels intermédiaires; l'intervention du « lettré » de la famille ou du voisinage pouvait en outre s'avérer non négligeable dans la diffusion des messages imprimés.

Des pratiques d'entraide et d'association facilitaient largement l'accès à des textes qui seraient autrement restés hors de portée d'une partie, souvent difficile à déterminer, de leur audience potentielle. En conséquence, le nombre réel de ceux qui prennent connaissance d'une publication ne saurait être imprudemment rapproché des chiffres de tirage, attendu que, en sens inverse, ceux-ci ne traduisent parfois que les efforts de propagandistes ambitieux<sup>53</sup>. Admettons donc tout au plus, avec Victor Neuburg, que « an increase in the book supply suggests strongly the existence of a growing number of readers<sup>54</sup> ».

Quoique moins prohibitif dans la seconde moitié de la période considérée, le coût moyen du livre neuf, encore équivalent au tiers, voire à la moitié, du salaire hebdomadaire d'un chef de famille ouvrière, constituait pour l'immense majorité des Britanniques un obstacle, qui fut progressivement levé grâce à des réimpressions au rabais et à des collections dites des chemins de fer; vers la fin des années soixante, le petit roman à six pence était, financièrement parlant, devenu abordable à la plupart et, de surcroît, disponible dans plus d'une bibliothèque publique se multipliant en fin de siècle<sup>55</sup>. Aux yeux du grand public toutefois, la culture livresque n'avait guère cessé d'apparaître comme un luxe bizarre, au demeurant malaisé à apprécier dans un foyer de travailleurs, ou un objet de dérision à l'origine de déplorables pertes de temps.

Les milieux populaires ne restaient pourtant pas insensibles à quelques types de publications qui, par leur contenu et leur présentation, se rapprochaient plus aisément à des comportements traditionnels. Ce fut

<sup>52</sup> Des extraits de vingt-sept mémoires ou journaux sont présentés par J. BURNETT, *Useful Toils. Autobiographies of Working People from the 1820s to the 1920s*, Allen Lane, 1974.

<sup>53</sup> Ainsi pour les brochures moralisatrices distribuées par des associations confessionnelles, dont l'intérêt est par ailleurs souligné par B. TRINDER, « Religious Tracts as Sources of Local History. Some West Midlands Examples », *Local Historian*, vol. 10 (Aug. 1972), p. 116-124.

<sup>54</sup> *Popular Education in Eighteenth Century England*, Woburn Press, 1971, p. 95. Dans le contexte du 19<sup>e</sup> siècle, les pratiques de lecture ont été passées en revue par R.D. ALTICK, *The English Common Reader...*, op. cit., R.K. WEBB, *The British Working Class Reader 1790-1848. Literacy and Social Tension*, Allen and Unwin, 1955, chap. I et III, du même, « The Victorian Reading Public », dans *From Dickens to Hardy: volume 6 of the Pelican Guide to English Literature*, Penguin Books, 1960, p. 205-226, et R. WILLIAMS, *The Long Revolution*, Penguin Books, 1965, p. 177-236.

<sup>55</sup> M. PLANT, *The English Book Trade. An Economic History of the Making and Sale of Books*, 3<sup>e</sup> éd., Allen and Unwin, 1974, p. 405-465; T. KELLY, *A History of Public Libraries in Great Britain, 1845-1965*, The Library Association, 1973.

en effet de la littérature de colportage que s'inspirèrent concurremment le *penny dreadful*, le magazine illustré et le journal du dimanche depuis les troisième ou quatrième décennies du siècle. Après avoir suscité trop d'inquiétudes chez les Victoriens, le phénomène de la brochure, non déposée et très périssable, continue de provoquer de sérieuses difficultés de mesure et d'interprétation<sup>56</sup>. La même recette de fiction de pacotille a également été adoptée par ceux des hebdomadaires qui se sont assurés des succès durables en misant sur les besoins d'évasion et d'amusement d'un type de citadin modeste aux traits encore mal dégagés.

Tandis qu'est poursuivie la tâche d'inventorier et de débrouiller la masse des périodiques du temps, à laquelle se consacrent, entre autres, les *Victorian Studies Handlists* et le *Victorian Periodicals Newsletter*<sup>57</sup>, les études de presse à proprement parler se sont peu à peu orientées dans deux directions principales: l'implantation en province d'organes d'opinion patronnés par les couches moyennes et paraissant rarement à plus de 10.000 exemplaires<sup>58</sup>, et, d'autre part, la pénétration, avant comme après la libéralisation de la législation sur les journaux, de l'information politique et sociale dans les milieux des travailleurs urbains<sup>59</sup>. Même si des recherches en cours devaient confirmer que ces derniers pouvaient se tenir au courant de l'actualité « sérieuse », il n'en reste pas moins que seule une minorité de foyers ouvriers avant la guerre de 1914-18 se procurait régulièrement un quotidien du matin, voire de ceux qui préludèrent à la parution du *Daily Mail* en 1896<sup>60</sup>.

Dans le dernier quart du siècle, la feuille du soir, parfois offerte à un demi-penny, se répandit rapidement grâce à la place privilégiée qu'elle accordait aux rubriques sportives, hippiques en premier lieu, ainsi qu'aux incidents d'intérêt local ou de cachet sensationnel: elle adoptait ainsi les formules à succès ménagées par la presse dominicale, lecture périodique

<sup>56</sup> Certaines d'entre elles ont été évoquées par L. JAMES, *Fiction for the Working Man, 1830-1850: A Study of the Literature Produced for the Working Classes in Early Victorian Urban England*, Oxford U. P., 1963.

<sup>57</sup> Nous ne relevons ici que les compilations de L. MADDEN et D. DIXON, *The Nineteenth-Century Periodical Press in Britain. A Bibliography of Modern Studies 1901-1971*, supplément du *Victorian Periodicals Newsletter*, vol. VIII (Sept. 1975), et de W.S. WARD, *British Periodicals and Newspapers, 1789-1832. A Bibliography of Secondary Sources*, U.P. of Kentucky, [1972].

<sup>58</sup> D. READ, *Press and People 1750-1850. Opinion in three English Cities*, E. Arnold, 1961; M. MILNE, *The Newspapers of Northumberland and Durham. A Study of their Progress during the 'Golden Age' of the Provincial Press*, Newcastle-upon-Tyne, F. Graham 1971.

<sup>59</sup> Dans la perspective d'une lutte contre les « taxes sur le savoir » menée par des groupes de militants londoniens, ont fait date J. WIENER, *The War of the Unstamped*, Cornell U.P., 1969, et, surtout, P. HOLLIS, *The Pauper Press. A Study of Working-Class Radicalism of the 1830s*, Oxford U.P., 1970. Avant de poursuivre l'étude de leur écho chez l'ensemble des travailleurs, la reconnaissance des coordonnées mêmes des feuilles prolétariennes doit affronter plus d'un obstacle (C. ABRAMSKY, « A Checklist of Labour Periodicals 1794-1920... », *Society for the Study of Labour History Bulletin*, n° 25 (Aug. 1972), p. 30-39).

<sup>60</sup> En français, H. APPIA et B. CASSEN, *Presse, radio et télévision en Grande-Bretagne*, 2<sup>e</sup> éd., A. Colin, 1969, fournit une introduction convenablement documentée à l'évolution des moyens d'information à l'époque contemporaine.

par excellence<sup>61</sup> des alphabétisés qui n'avaient probablement oublié ni la teneur ni le mode de propagation des « canards », non périodiques, de la première moitié du siècle. Ceux-ci se présentèrent comme un trait d'union entre les feuilles de chou ultérieures et les productions de colportage qui se renouvelaient à l'intention de nouvelles clientèles urbaines<sup>62</sup>.

À défaut d'une source aussi explicite que les rapports de la commission Nisard dans la France du Second Empire<sup>63</sup>, l'élargissement du répertoire des *chapbooks* d'autrefois — almanachs, récits romancés, charges socio-politiques — à une *street literature*, celle-ci véhiculée par le personnage du crieur du début de l'époque victorienne, se situe sur un terrain d'observation de plus mouvants, en termes idéologiques aussi bien que chronologiques<sup>64</sup>.

Peu d'éléments fondamentalement nouveaux sont venus s'ajouter aux données, déjà rassemblées par des collectionneurs contemporains tels Charles Hindley<sup>65</sup>, concernant la facture des *broadsides* par des imprimeurs-éditeurs spécialisés, leur distribution par collage ou vente articulée sur la voie publique<sup>66</sup>, leur insistance très prononcée sur l'annonce de catastrophes ou de drames passionnels repris à satiété, ainsi qu'en témoignait ce camelot d'origine écossaise :

I afterwards found that *nonsense* was the article that "took" best in the street... This piece never fails. I have turned it "heels over head" many times, and, when it would sell no longer, I gave it a fresh name, as well as a new introduction and sold it as freely as ever<sup>67</sup>.

Cette nomenclature de feuilles volantes, aux contours et aux rangements discutables, a facilité l'adaptation, qui s'étendit jusqu'au dernier tiers de la période, d'une culture populaire dite traditionnelle à un cadre de vie imposant de tout autres contraintes. Aussi, une telle transition a

<sup>61</sup> Dans *The Long Revolution*, *op. cit.*, R. WILLIAMS avance que « the history of the popular press, in the nineteenth century, is the history of the expanding Sunday press » (p. 246).

<sup>62</sup> Leurs équivalents français ont été brièvement campés par J.-P. SÉGUIN, *Nouvelles à sensation. Canards du XIX<sup>e</sup> siècle*, A. Colin, 1959.

<sup>63</sup> Utilisés par J.-J. DARMON, *Le colportage de librairie en France sous le Second Empire. Grands colporteurs et culture populaire*, Plon, 1972, et rappelés par R. MANDROU dans le post-scriptum à la seconde édition de son *De la culture populaire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La Bibliothèque bleue de Troyes*, Stock, 1975.

<sup>64</sup> Quoique bien illustrés, les deux récents ouvrages de R. COLLISON, *The Story of Street Literature. Forerunners of the Popular Press*, Dent and Sons, 1973, et de L. SHEPARD, *The History of Street Literature*, David and Charles, 1973, n'insèrent guère leur objet dans le complexe social en mouvement.

<sup>65</sup> Ses *Curiosities of Street Literature...*, Reeves and Turner, 1871, ont encore largement inspiré V.E. NEUBURG, « The Literature of the Streets », dans *The Victorian City. Images and Realities*, *op. cit.*, p. 191-209.

<sup>66</sup> Des descriptions des procédés les plus répandus dans le colportage de librairie de la première moitié du siècle se trouvent chez C. HINDLEY, *The life and Adventures of a Cheap Jack by one of the Fraternity*, Tinsley Bros, 1876, et, pour la capitale, dans le premier volume de H. MAYHEW, *London Labour and the London Poor*, *op. cit.*, sous le titre « Street sellers of stationery, literature, and the fine arts », p. 213-323.

<sup>67</sup> [W. CAMERON, alias] HAWKIE, *The Autobiography of a Gangrel...*, Glasgow, D. Robertson, 1888, p. 92.

sans doute accoutumé maints Anglais, auxquels le déchiffrement d'un texte était peu familier, à se reporter moins sporadiquement aux supports multipliés de l'imprimé. En concomitance, faisant largement appel, à un stade ou à l'autre, à la propagation de vive voix, le renouvellement du vocabulaire écrit n'a pas peu contribué à une survivance, voire à un enrichissement du patrimoine parlé aussi bien que chanté.

Il devient dès lors indiqué de cerner la place qu'a pu occuper ce dernier, en des secteurs d'activités où la panoplie lettrée saurait être esquivée.

#### IV. — LES TRADITIONS ORALES ET LE CADRE URBAIN

Comprise comme un dérangement, plus ou moins salubre selon les cas<sup>68</sup>, la pénible progression du *standard english* ne réduisit que modestement les particularités dont s'ornaient les parlers populaires, jugés vulgaires ou incorrects par le gros des enquêteurs victoriens. En plus de susciter l'intérêt passionné de quelques folkloristes ou collectionneurs contemporains<sup>69</sup>, les dialectes locaux et régionaux, spécialement dans le nord et le nord-est industriels, aussi bien que les langages propres à des communautés de travailleurs, tels les mineurs surtout<sup>70</sup>, ont continué d'exprimer, sur un fond vernaculaire, la nostalgie du passé certes, mais encore les ajustements au présent et, parfois, les aspirations à un futur plus juste<sup>71</sup>.

C'était principalement, sinon exclusivement, de bouche à oreille que se transmettaient les nouvelles, se concluaient les affaires, se modifiaient les contes et les histoires, se passaient aussi les ragots et les caquetages occupant une portion appréciable des temps libres, du village pris d'isolement jusqu'au quartier ouvrier des cités industrielles d'hier<sup>72</sup>. Au

<sup>68</sup> Aux yeux de l'universitaire A.L. ROWSE, quadragénaire relatant ses propres expériences à l'école du village au tout début du 20<sup>e</sup> siècle, il était devenu «humiliating to be caught out not knowing what the right word was» (*A Cornish Childhood. Autobiography of a Cornishman*, réimpr., Sphere Books, 1975, p. 103).

<sup>69</sup> Comme le chroniqueur John Harland, qui a sérieusement participé à la mise en honneur des patois du Lancashire dans les cercles lettrés de la métropole du coton (M. VICINUS, «Literary Voices of an Industrial Town. Manchester, 1810-70», dans *The Victorian City. Images and Realities*, op. cit., p. 739-761).

<sup>70</sup> En dépit de variations sensibles d'un village à l'autre, le parler des «geordies» du nord est demeuré inséparable des expériences quotidiennes que défend, vécues de l'intérieur, D. DOUGLASS, *Pit Talk in County Durham. A glossary of miners' talk together with memories of Wardley colliery, pit songs and piliking*, *History Workshop Pamphlets*, n° 10.

<sup>71</sup> Le lecteur de M. VICINUS, *The Industrial Muse. A Study of Nineteenth Century British Working-Class Literature*, Croom Helm, 1974, peut exprimer des réserves sur la façon dont l'auteur accuse la culture de masse d'avoir provoqué l'extinction des valeurs «authentiquement» ouvrières. Son chapitre 5 cependant fait ressortir avec vigueur le rôle primordial joué par le corpus dialectal dans l'outillage mental des populations du nord jusque vers la fin du siècle.

<sup>72</sup> On trouve de claires références à la permanence de semblables habitudes de conversation: à la campagne, bientôt ouverte aux influences extérieures, chez G. BOURNE, *Change in the Village* 2<sup>e</sup> éd., G. Duckworth, 1955; au sein de la petite ville-marché se repliant sur elle-même, chez G. HERBERT, *Shoemaker's Window. Recollections of Banbury in Oxfordshire before the Railway Age*, 2<sup>e</sup> éd., Chichester, Phillimore, 1971; dans des secteurs prolétariens enracinés en un environnement usinier, chez R. ROBERTS, *The Classic Slum...*, op. cit.

surplus, même un analyste aussi incisif que Richard Hoggart a l'honnêteté de rappeler qu'un demi-siècle de communications de masse, vues en porteuses de médiocrité universelle, n'a toujours pas suffi à extirper des milieux de travailleurs du nord leurs tenaces dispositions à l'expression parlée et chantée<sup>73</sup>.

Fugitive, éphémère par essence, la « culture orale » commence tout juste à faire l'objet d'interprétations délaissant le pur anecdotique<sup>74</sup>. Elle est progressivement perçue par le biais d'études consacrées à la sociabilité populaire, d'abord circonscrite dans le cadre spatio-temporel de deux établissements privilégiés : tantôt concurrents tantôt complémentaires, le *pub*<sup>75</sup> et le cercle ouvrier<sup>76</sup> faisaient fonction à la fois de centre local d'information, voire de propagande plus ou moins subversive<sup>77</sup>, et de foyer de diffusion des goûts ou exercices musicaux en vogue. Le pilier de bistrot et le tribun de quartier y cédaient régulièrement la vedette aux interprètes — surtout chanteurs et violoneux — des concerts de fin de semaine.

Hors de ces lieux, la musique profane exerçait un attrait tel que les organismes antialcooliques pour les jeunes et les adultes se faisaient promoteurs de parades et de festivals choraux<sup>78</sup>. Quant à la pratique instrumentale, pourtant restreinte dans son répertoire, elle connut un considérable essor marqué, depuis le milieu du siècle environ, par la formation de fanfares locales attirant de nombreux amateurs<sup>79</sup>. En matière religieuse enfin, très peu d'églises paroissiales et de chapelles non-conformistes n'accordèrent pas une place de choix aux hymnes dans leur célébration du culte<sup>80</sup>.

<sup>73</sup> *La culture du pauvre...*, *op. cit.*

<sup>74</sup> Dont ne se dégage à peu près pas R. PEARSALL, *Victorian Popular Music*, David and Charles, 1973. M. VICINUS, « The Study of Victorian Popular Culture », *Victorian Studies*, vol. XVIII (June 1975), p. 473-483, signale quelques-unes des plus grosses lacunes à combler en ce domaine; de même que, en plus concret, E.D. MACKERNES, « Sources of Local Musical History », *Local Historian*, vol. 11 (May 1975), p. 315-320.

<sup>75</sup> Ses diverses fonctions sont magistralement dégagées, à partir des préoccupations des mouvements de tempérance, par B. HARRISON, *Drink and the Victorians. The Temperance Question in England 1815-1872*, Faber and Faber, 1971, et, du même, « Pubs », dans *The Victorian City. Images and Realities*, *op. cit.*, p. 161-190.

<sup>76</sup> D'abord conçu par des notables comme une alternative au *pub*, il fut carrément repris en main par les travailleurs eux-mêmes dans les années 1880 (R.N. PRICE, « The Working Men's Club Movement and Victorian Social Reform Ideology », *Victorian Studies*, vol. XV (Dec. 1971), p. 117-147). Il s'agit ici d'un transfert comparable à celui que véhicula son équivalent provençal, replacé dans son contexte spécifique à la suite de la mise au point de M. AGULHON, « Les chambrées en Basse-Provence : histoire et ethnologie », *Revue Historique*, vol. 418 (avril-juin 1971), p. 337-368.

<sup>77</sup> S. SHIPLEY, *Club Life and Socialism in Mid-Victorian London*, *History Workshop Pamphlets*, n° 5.

<sup>78</sup> L. Lewis SHIMAN, « The Band of Hope Movement: Respectable Recreation for Working-Class Children », *Victorian Studies*, vol. XVII (Sept. 1973), p. 49-74.

<sup>79</sup> Dans son chapitre 3, B. JACKSON, *Working Class Community. Some general notions raised by a series of studies in northern England*, Penguin Books, 1972, fait valoir l'organisation actuelle des *brass bands* chez les travailleurs de Huddersfield en Yorkshire.

<sup>80</sup> S.S. TAMKE, « Hymns: A Neglected Source for the Study of Victorian Culture », *Journal of Popular Culture*, vol. IX (Winter 1975), p. 702-709.

Dans la plupart des corps de métiers où n'intervenait pas la machinerie lourde, l'habitude de chanter à l'ouvrage ne se perdit que petit à petit. Il n'était sans doute pas rare non plus que les déplacements quotidiens comme les mouvements de revendications ne se déroulent en chantant, les transplantations à la ville n'ayant pas partout provoqué les brutales ruptures qui ont pu être imaginées avec nostalgie. Ainsi que l'a constaté Roger Elbourne dans le cas, bien particulier il est vrai, des tisserands du Lancashire<sup>81</sup>, il est fort imprudent de conclure sans vergogne au viol de la *folk culture* par les nuisances de la cité victorienne.

Empruntant sa thématique et aux réalités du présent et aux rappels du passé, inscrivant à la fois les legs de sources anonymes et les créations d'auteurs identifiables, se situant à la jointure de la transmission orale traditionnelle et de la fixation des contenus par écrit, la *broadside ballad* de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle se présente comme le véhicule le plus apte à assumer les continuités et les changements<sup>82</sup>. Jusqu'à ce qu'elle-même le cède au cahier de chansons à un penny et que ses interprètes d'occasion soient relayés par les artistes du music-hall, dont les origines, londoniennes surtout, et les développements commerciaux jusqu'à la guerre ont récemment attiré l'attention<sup>83</sup>.

De l'avis de Martha Vicinus et de Lawrence Senelick, le music-hall de la fin du siècle serait devenu la distraction familiale « de masse » par excellence, montée dans le but de désamorcer la conscience de la classe ouvrière. En termes plus nuancés, Gareth Stedman Jones y voit le paramètre d'un état d'esprit populaire, dorénavant moins alimenté de résistances actives que d'évasions et de consolations, que procuraient précisément les « *un-improving recreations* » les plus courues.

Malgré que les défenseurs de l'ordre public soient parvenus à surveiller plus étroitement et même à éliminer comme immoraux bien des divertissements collectifs<sup>84</sup>, les résistances opposées par les coutumes locales ne doivent néanmoins pas être sous-estimées<sup>85</sup>. En attendant la

<sup>81</sup> R.P. ELBOURNE, « 'Singing Away to the Click of the Shuttle'. Music Life in the Handloom Weaving Communities of Lancashire », *Local Historian*, vol. 12 (Feb. 1976), p. 13-17.

<sup>82</sup> Les plus récentes sélections de chansons populaires — paroles et musique — racrochées aux comportements vécus, sont l'œuvre de R. PALMER, *The Painful Plough...*, Cambridge U.P., 1973, *Poverty Knock...*, Cambridge U.P., 1974, et *A Touch on the Times. Songs of Social Change 1770 to 1914*, Penguin Education, 1974.

<sup>83</sup> M. VICINUS leur a dédié le chapitre 6 de son *The Industrial Muse...*, *op. cit.*, p. 238-285. Sur la province, il faut retenir les quelques pages de M. SMITH, « Victorian Music Hall Entertainment in the Lancashire Cotton Towns », *Local Historian*, vol. 9 (Nov. 1971), p. 379-386. Nous renvoyons spécialement aux perspectives opposées de G. Stedman JONES, « Working-Class Culture and Working-Class Politics in London, 1870-1900. Notes on the Remarking of a Working Class », *Journal of Social History*, vol. 7 (Summer 1974), p. 460-508, et de L. SENELICK, « Politics as Entertainment: Victorian Music Hall Songs », *Victorian Studies*, vol. XIX (Dec. 1975), p. 149-180.

<sup>84</sup> R.W. MALCOLMSON, *Popular Recreations in English Society 1700-1850*, Cambridge U.P., 1973; B. HARRISON, « Religion and Recreation in Nineteenth Century England », *Past and Present*, n° 38 (Dec. 1967), p. 98-125.

<sup>85</sup> R.D. STORCH, « The Policeman as Domestic Missionary: Urban Discipline and Popular Culture in Northern England, 1850-1880 », *Journal of Social History*, vol. 9 (June 1976), p. 481-510.

publication de recherches plus approfondies sur le sujet, il apparaît en effet que la relative extension des temps libres dans le dernier tiers du siècle ne s'est pas accompagnée d'une croissance équivalente d'activités intellectuelles, qu'aurait théoriquement pu entraîner une alphabétisation formelle tendant à l'universalité.

Le fait que la majorité des Britanniques n'ait pas été en mesure d'exercer ses facultés d'abstraction, suffisamment pour s'intégrer aux réseaux d'échanges des ouvrages conventionnellement homologués, n'implique cependant pas que, même élémentaire, l'aptitude à lire ne trouvait aucune application dans la pratique du quotidien. À l'écart de la tradition lettrée, un autre type de langage, plus direct et lapidaire — celui de la publicité — mariait généralement l'image au texte pour meubler le champ visuel du commun<sup>86</sup>, même si ces messages que portaient aussi bien l'homme-sandwich que le papier d'emballage ne lui étaient pas destinés en priorité.

Society was becoming increasingly dependent on the printed word in everyday affairs, and by the middle of the 19<sup>th</sup> century most people would have been brought face to face with new kinds of printing — forms to fill in, time-tables to read, instructions to follow, puzzles to solve, advertisements to understand<sup>87</sup>.

C'est, au premier chef, dans le contexte urbain de la seconde moitié du siècle que nombre de nouveaux supports d'information typographiés sont venus s'imposer aux représentations collectives. Sans prétendre qu'elle fut l'unique théâtre de ces additions, la ville — objet de crainte et de fierté de la part des Victoriens — se présente en effet comme l'espace choisi sur lequel s'affrontent, et aussi se conjuguent, dans une diversité jusque là inédite, les attachements aux permanences menacées et idéalement reconstituées<sup>88</sup> ainsi que les étonnements face aux énormités des « contrastes de la rue »<sup>89</sup>. Comme l'essence de l'urbanité victorienne — si elle doit jamais être pénétrée — ne s'est guère révélée que par touches successives dans les travaux de la dernière décennie<sup>90</sup>, des études systématiques qui mettraient en exergue la fonction éducative propre du cadre citadin font encore largement défaut ; en conséquence, on ne peut pas aller

<sup>86</sup> B. MOURALIS, *Les contre-littératures*, P.U.F., 1975, propose des analyses éclairantes de plusieurs types de « textes » que l'idéologie de la « culture légitime » rejette comme banals et indignes.

<sup>87</sup> M. TWYMAN, *Printing 1770-1970. An Illustrated History of its Development and Uses in England*, Eyre and Spottiswoode, 1970, p. 17. Sur l'expansion de la publicité comme telle, D. et G. HINDLEY, *Advertising in Victorian England 1837-1901*, Wayland, 1972, présentent, à défaut d'historique suivi, une bonne centaine d'illustrations de qualité.

<sup>88</sup> Voir en particulier R. WILLIAMS, *The Country and the City*, Chatto and Windus, 1973, ainsi que M. WOLFF et C. FOX, « Pictures from the Magazines », dans *The Victorian City. Images and Realities*, op. cit., p. 559-582.

<sup>89</sup> Reproduisant la superposition de deux mondes séparés par « l'opposition des classes », d'après F. BÉDARIDA, « Londres au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : une analyse de structure sociale », *Annales, E.S.C.*, 23<sup>e</sup> année (mars-avril 1968), p. 268-295, p. 294.

<sup>90</sup> Notamment à la suite des efforts de H.J. Dyos, qui s'est fait en Angleterre le pionnier d'une discipline, dont les contours restent encore à définir plus rigoureusement (*The Study of Urban History*, éd. par H.J. DYOS, E. ARNOLD, 1968, et A. SUTCLIFFE, « The Condition of Urban History in England », *Local Historian*, vol. 11 (Feb. 1975), p. 278-284).

plus loin que de constater que c'est en ville surtout que les curiosités encouragées par l'alphabétisation trouvaient les satisfactions les plus nombreuses. Là en effet se concentraient les occasions de rompre des isolements ou d'affirmer des affinités en devenir.

En conclusion, rappelons que la *literacy* apparaît au total comme l'un des atouts dont se dotèrent les générations du 19<sup>e</sup> siècle face aux problèmes d'assimilation, plus ou moins poussée, qu'imposait un univers matériel métamorphosé. Il ne saurait donc être simplement conçu en guise de préalable à tel degré d'expansion économique, non plus que rangé comme épiphénomène d'une instruction scolaire obligatoire. Puisqu'il s'agit bien d'un équipement mental de base progressivement partagé par tous les groupes de l'Angleterre victorienne, l'historien sensible à la réalité des tensions sociales souhaitera estimer jusqu'à quel point l'alphabétisation s'est avérée l'instrument efficace d'un nivellement idéologique orchestré par les maîtres du pouvoir. Aurait-elle avant tout contribué à faire perdre à la classe ouvrière la conscience de sa spécificité historique, émoussant ainsi ses forces de résistance à une déculturation octroyée par le capitalisme industriel<sup>91</sup>? Il n'est par ailleurs pas tout à fait exclus que des systèmes de valeurs épaulant de différentes interprétations du monde se soient emprunté, en les ré-aménageant, quelques appuis intellectuels ou moraux, sans renoncer à leur fondamentale irréductibilité<sup>92</sup>.

Les ressources d'une culture vécue ancrée dans les rapports de production et les engagements humains ne doivent être ni placées sur le piédestal de l'authenticité prolétarienne ni confinées aux marges d'une modernité irrésistible<sup>93</sup>. Marqué de refus et d'abandons mais aussi de compromis et d'acceptations, le remodelage des mentalités populaires accompagnant l'industrialisation et l'urbanisation ne s'est manifestement pas soldé par la complète disparition de leur autonomie<sup>94</sup>. Celle-ci était devenue plus complexe, semble-t-il, qu'au temps des briseurs de machines: elle s'accommodait dorénavant de comportements moins agressifs sans doute, mais plutôt d'attitudes nuancées traduisant le renouvellement, par digestions successives, du champ des expériences collectives.

L'alphabétisation n'avait pas été étrangère à l'appropriation par les milieux populaires de certaines des nouveautés du siècle, sans que du passé préurbain elle eût fait table rase.

<sup>91</sup> Dans une certaine mesure, elle souscrivait alors à ce processus de «libéralisation», voulu par les classes moyennes, qui a modifié le destin d'une partie du prolétariat anglais, tel qu'étudié par J. FOSTER, *Class Struggle and the Industrial Revolution. Early Industrial Capitalism in three English Towns*, Weidenfeld and Nicolson, 1974.

<sup>92</sup> G. CROSSICK, «The Labour Aristocracy and Its Values: A Study of Mid-Victorian Kentish London», *Victorian Studies*, vol. XIX (March 1976), p. 301-328, rappelle justement que respectabilité n'est pas synonyme d'embourgeoisement.

<sup>93</sup> Même latentes, des méfiances envers un savoir lettré sanctionnant une certaine dynamique sociale reflètent aussi des fidélités positives à une perspective historique dont on n'est point dépossédé (M. MARTINET, *Culture prolétarienne*, 2<sup>e</sup> éd., Maspéro, 1976, et J. CHESNEAUX, *Du passé faisons table rase?*, Maspéro, 1976).

<sup>94</sup> Ainsi chez les travailleurs de Poplar, étudiés par F. BÉDARIDA, «Peuple ou classe ouvrière? Un quartier de l'East End au XIX<sup>e</sup> siècle», dans *Conjoncture économique et structures sociales. Hommage à Ernest Labrousse*, Mouton, 1974, p. 523-543.